

IL CANTO DI ALTEA

JACQUES THIERS

Métamorphoses d'un roman

Les œuvres de fiction ont sur les êtres de chair bien des privilèges : elles peuvent réussir avec un égal bonheur une série de vies successives. C'est le cas pour le dernier roman de Jacques Thiers : récit paru en 1990 en langue corse sous le titre original *A funtana d'Altea*, il devient, deux ans plus tard, *Les*

glycines d'Altea, dans une adaptation française de l'auteur lui-même ; le voici, en 1994, italianisé grâce à la traduction de Noëlle Tomasi et rebaptisé *Il canto di Altea*.

Cette ultime métamorphose est sans doute la plus intéressante de toutes car l'exercice d'écriture se fait ici

complexe : le livre, en effet, s'autonomise, quittant le giron de son créateur pour celui d'un nouveau Pygmalion qui, on le sent, l'adopte avec sollicitude et le polit méticuleusement pour en faire un objet séduisant d'ambiguïté. C'est qu'il va allier désormais la beauté rassurante d'un texte déjà lu et celle, si neuve, d'un récit pris en charge par une autre culture, émanation d'une autre terre, cette Italie que le narrateur fasciné - au double sens d'attiré et inquiet - trouve « lointaine et si proche à la fois ». Un linguiste spécialiste ferait ses délices d'une confrontation des différentes variantes, analysant les glissements de sens, scrutant les particularismes, décryptant à travers une étude du vocabulaire l'essence même d'un pays. Le lecteur novice sera, lui, sensible au charme d'une langue qui se prête avec bonheur aux caprices de la conversation : les interrogations et les exclamations vibrent de plus d'alacrité encore ; les mots tendres se parent d'une caressante sensualité. Entre retranscription minutieuse et liberté d'interprétation, la traduction obéit ici à sa double postulation : être une création et une reprise, une image inédite et un reflet fidèle.

Ainsi, *Il canto di Altea* a le mérite de faire pénétrer la Corse dans l'aire italique. L'île est bien, en effet, le véritable héros de ce roman. Elle n'est ni expliquée ni définie avec l'abstraction du sociologue mais, au contraire, offerte comme une chair palpante, révélée dans son paraître comme dans son être. L'insularité est saisie au vif de son quotidien. Sans mièvrerie ni pathos, l'auteur feuillette ses souvenirs pour retrouver l'atmosphère de son enfance avec ses rites têtus et incompréhensibles telle cette théâtralisation

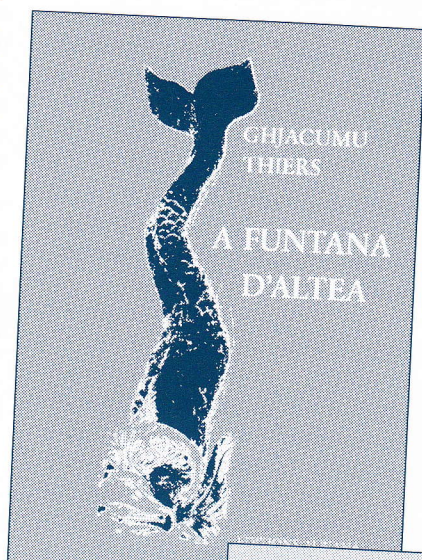
inutile, des pierrettes de la Place, ses servitudes - les humiliantes séances de tonte chez le coiffeur -, ses illuminations - la découverte de la paghjella où se livrent dans la tessiture d'une voix l'âme et l'histoire d'un peuple... Ainsi les visions les plus banales, celles d'une Traverse étriquée ou d'un quartier déshérité, prennent, passées au filtre de la mémoire, une aura d'éternité. Le narrateur s'obstine à fixer l'essence même de l'éphémère : bourdonnement d'un dimanche endormi ou trace ténue d'un effluve de platane. Il traduit la charge poétique du journalier avec une nostalgie légère et secrètement infusée d'allégresse.

C'est que la quête est aussi une démarche intellectuelle. Lucidité, ironie décapante, réflexion corrosive caractérisent le narrateur, un écrivain habile à tirer d'un fait une loi générale. Un didactisme spontané dote chaque observation d'une portée globalisante : ainsi les silhouettes croisées sont-elles l'expression d'une essentielle corsitude. De rencontre en rencontre, un peuple dévoile sa part de grandeur, un sens inné du métaphysique issu du contact avec un décor d'exception et sa faiblesse intestinale, qu'elle soit thalassémie physique ou hypertrophie mégalomane des désirs. Il n'est point ici question de l'amender ou de le juger, car le narrateur se sait indéfectiblement lié à cette tribu insulaire comme il sait faire

de lui-même un autoportrait critique et moqueur qui dote le récit d'une gaieté railleuse. Porté par sa voix, le roman gagne en fraîcheur et en imprévisibilité : il a la liberté d'un instant volé à la vie. *Il canto di Altea* s'insère donc dans une tradition d'écriture où la littérature est avant tout un plaisir. Plaisir du narrateur d'évoquer par tout un jeu de clair-obscur la silhouette d'une femme jadis aimée, Altea, et miraculeusement retrouvée... Plaisir du lecteur de découvrir une œuvre qui, refusant tout dogmatisme, excelle à « remettre en scène le théâtre » avec ses drames et ses comédies, ses grands rôles et ses

figurants, ses décors plus ou moins réussis, ses dialogues savoureux ou banals. Le microcosme insulaire, loin d'être le champ clos d'un particularisme étriqué, se fait ici le prisme grossissant où se reflète l'univers.

M-H.
Ferrandini



JACQUES THIERS

Les Glycines d'Altea



Bambini solari annaspando
tra reti dorate di ciglia
chiuse dal tracoma
succosi aranci occhieggiano
fra trine sospese
di monacali
ritiri

ma un grido improvviso abbiscia
il rimorso materno
alle radici del respiro

(camminando con le mani
strisciando sulle chiappe del culo
pieno d'assusto e spavento
perchè vedo uno cagando
con la canna del culo
tutta sbucciata sdonolata
piena di merda e di sangue
cagando in cantonata
l'ho visto
uno come me
con sforzo di budelli sbucciati
pieni di mosche a merda
e non volevo più cagare)

Il passo inquieto che tenta
l'antico acciottolato
sotto la pelle dell'asfalto
scivola senza suono

e il cane che abbaia
al tuo terrore bambino
(volavi su poveri zoccoli
di scolaro affamato
alla vetrinetta offuscata
da impronte di mani e di nasi
caramelle di mille colori
dieci centesimi quattro
tra via Elisabetta
e Pozzo di Villa)
abbaia senza suono

il vocio che ti salva
di donne alla fontana
oggi come ieri
la lacrime dolci e sorrisi
senza suono

fermento di voci
che sale dalle cucine
punta di mezzudi
à spavalde armonie
le campane in festa
San Nicola
all'uomo che torna dai campi
il cestino coperto
figlie di fico
monocola e il cane
sapori d'erbe
salvia e rape bollite
dicione e minestre
piatte e fagioli
mobile basilico

non ha suono
frana delle voci
e braccia diroccate
memoria